



Petit détour par le Pays de Galles

Gerbrand Bakker. A la fois précise et d'une rare densité poétique, l'écriture de ce Hollandais méconnu suscite une forme d'envoûtement. A découvrir avec «Le Détour», chez Gallimard.

ALAIN FAVARGER

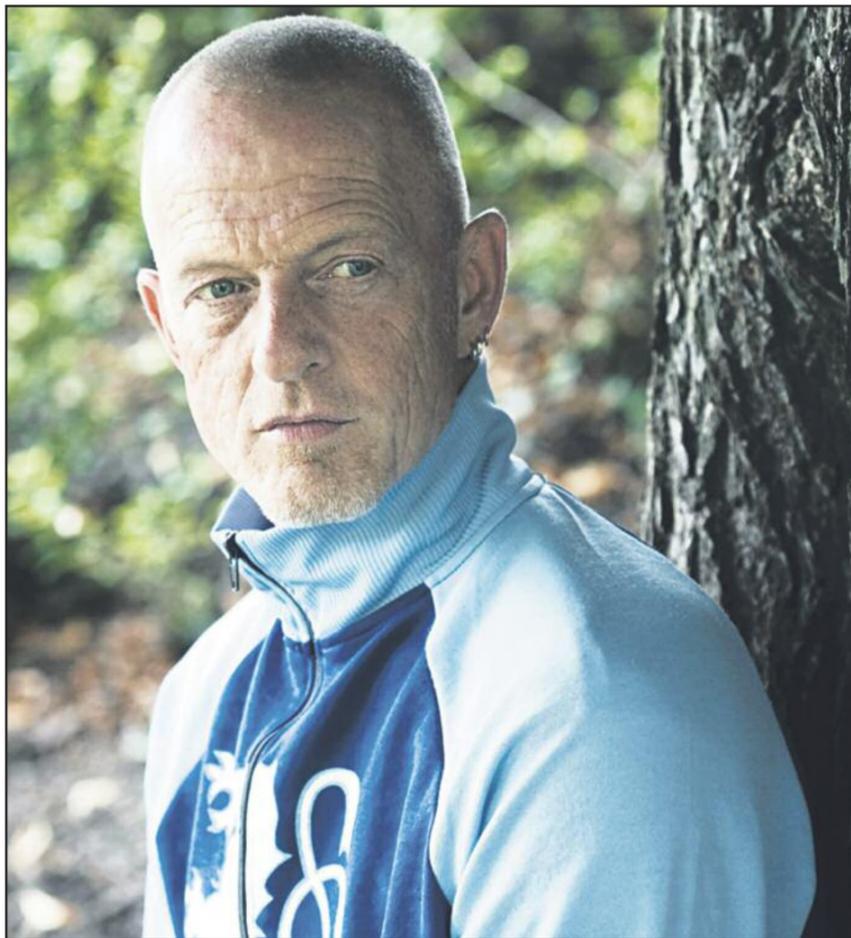
d

De l'auteur on ne sait pas grand-chose, sauf qu'il est né en 1962, qu'il a étudié la littérature à Amsterdam et qu'il a pratiqué divers métiers. Actuellement il exerce celui de jardinier, qu'il estime compatible avec celui d'écrivain. Après avoir publié un livre pour adolescents en 2004, il sort un premier roman en 2006, intitulé *Là-haut, tout est calme*. L'histoire d'un homme qui, après la mort accidentelle de son frère jumeau, décide de reprendre la ferme familiale alors qu'il se destinait à tout autre chose. Ce qui implique aussi pour lui de s'occuper directement de son vieux père grabataire. Et également de répondre à une demande d'aide de l'ancienne fiancée de son frère.

Ce roman, qui a eu un assez grand retentissement aux Pays-Bas en 2006, fascinait déjà par son atmosphère étrange et une quête entêtante de vérité intérieure. Le nouveau livre de Gerbrand Bakker, qui nous arrive aujourd'hui, sous le titre *Le détour*, ne s'écarte pas du monde rural ni d'un rapport très direct à la nature. Même si à l'origine sa protagoniste vient du milieu universitaire, d'Amsterdam. En effet Agnès s'occupe de traduire en néerlandais les textes de l'Américaine Emily Dickinson (1830-1886), qui vivait en recluse dans son Massachusetts natal, pratiquant une poésie non conventionnelle, hantée par la question de la mort et de l'immortalité.

Splendide isolement

Mariée, Agnès est en crise et en rupture de ban. Après une liaison avec un étudiant de première année et des moqueries anonymes répandues ici et là («Notre respectée professeur de traduction couche à droite et à gauche. Elle ne ressemble en rien à sa chère Emily Dickinson: c'est



Le deuxième roman du fascinant Gerbrand Bakker. GITTE SOFIE HANSEN

une garce sans cœur»), Agnès a pris la tangente. Un jour de novembre, sans rien dire à personne, elle a filé au Pays de Galles, y louant une ferme à l'abandon depuis la mort d'une veuve.

Le roman se déroule sur deux petits mois, entre novembre et Noël. Le temps de voir Agnès la réprouvée s'installer dans son nouvel environnement, un landerneau sauvage de collines, de ruisseaux, de chênes et de haies. Non loin de la mer, non loin de la silhouette trapue du mont Snowdon. Le voisinage est dispersé, la paix royale. Les seuls contacts de la Hollandaise, hormis les courses à la supérette du coin, se limitent à de brefs échanges avec un couple de boulangers gogue-

nards, à une visite chez la coiffeuse comme au médecin local (Agnès a recours à lui après une morsure de blaireau). Cependant qu'un éleveur de moutons, quelque peu arrogant et indiscret, lui promet de l'agneau pour les fêtes.

Perçue comme une touriste, Agnès se retrouve face à elle-même dans ce cadre immémorial, à peine affecté par les emblèmes de la modernité. La solitude de la fugueuse se confond avec cette nature au romantisme un peu ténébreux, propice au spleen. D'emblée le lecteur est comme fasciné par l'atmosphère du lieu, troublé par l'étendue de la crise d'Agnès, le naufrage du couple, le rejet que la traductrice manifeste finale-

ment à l'encontre d'Emily Dickinson, son double pourtant, par trop narcissique et pleurnicheur en son splendide isolement.

Alors que tout devrait suinter ici l'ennui et la dépression, le livre ensorcelle par sa poésie profonde, l'art de donner vie à la nature galloise, mystérieuse comme au temps des romans de chevalerie.

Perceval ne va-t-il pas surgir des brumes de la lande? Oui, il se présente un jour à la porte de la ferme sous les traits d'un jeune randonneur, Bradwen, au visage d'ange, flanqué d'un chien agile et muni de cartes détaillées de la région. Il s'installe et ne part plus, devient l'homme à tout faire de l'essulée, qui l'incite

néanmoins à repartir. Mais Bradwen reste. Une sorte d'amitié se noue entre les deux solitaires, faite de tendresse et de vénération, à l'érotisme latent. D'autres éléments s'interposent, qui aiguïssent l'ambiguïté de la situation: la présence sourde et les sous-entendus de l'éleveur de moutons, le sans-gêne et les plaisanteries vulgaires du médecin, sans oublier les recherches du mari, débarquant bientôt au Pays de Galles avec un ami policier.

Nature menaçante

Le lecteur devine l'irréparable, même si le récit le surprend jusqu'au bout. Car pour peu qu'il se laisse emporter par le style envoûtant de l'auteur, il suivra pas à pas les épisodes de ce conte moderne au puissant magnétisme. Procédant par fines touches, l'écrivain épouse les moindres tropismes de son héroïne et le calvaire d'une solitude que rien ne parvient à conjurer. Pas même les ailes du désir fouettant soudain ces pages dans l'illusion de l'allégresse.

Au drame intérieur d'Agnès s'opposent l'éternelle médiocrité de la société, les convenances hypocrites, la muflerie des méditants, l'odeur rance du conformisme. Cependant que tout alentour la nature sublime et poétique devient une nouvelle menace comme les oies idiotes du jardin, les blaireaux agressifs, les moutons bêlants des collines. Tous symboles immuables, incapables d'arracher l'héroïne à sa mélancolie comme l'avaient été les minces éclats d'Emily Dickinson qui avait cru pouvoir retenir le temps ou le rendre supportable en le capturant dans le filet de ses poèmes. |

> **Gerbrand Bakker**, *Le détour*, trad. du néerlandais par Bertrand Abraham, Ed. Gallimard, 258 pp.

INÉDIT

Marguerite Duras, à voix nue

Marguerite Duras (1914-1996) n'a pas été avare d'interviews sur son parcours, à partir du moment où elle est devenue une sorte de star et d'icône de la littérature française moderne. C'est justement entre 1987 et 1989, après le succès phénoménal remporté par *L'Amant*, que la romancière s'est livrée en toute liberté à une jeune journaliste italienne sur sa vie, son œuvre, ses passions. Ces entretiens ont été publiés une seule fois en italien en 1989 aux Editions de la Tartaruga. Demeuré inédit en français et inconnu de la plupart des fans de l'écrivaine, ce dialogue nous arrive aujourd'hui, brut, tranchant comme une lame.

Leopoldina Pallotta della Torre note qu'en parlant Duras se tirait, puis se lissait constamment la peau fripée du visage, ôtant et rechaussant à l'infini les lunettes d'homme qu'elle portait depuis ses jeunes années. Elle relève aussi la manière elliptique de parler de la romancière ainsi que son ton saccadé, volontiers péremptoire. Duras parle presque comme elle écrit, assénant ses vérités sur un large spectre de sujets: la famille, la maternité, l'amour, Mai 68, l'insatisfaction, le vide, l'alcool. Avec toujours, dans cette parole nerveuse, l'affirmation de la puissance du désir, de la recherche pour la femme du vrai foudroiement dans la rencontre avec un homme. AF

> **Marguerite Duras**, *La passion suspendue*, entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre, Ed. du Seuil, 191 pp.

en bref

ZWEIG RÉÉDITÉ

POCHE L'œuvre de Stefan Zweig est entrée dans le domaine public. Pour Flammarion, la romancière Diane Meur s'est chargée de nouvelles versions publiées en poche, certains livres n'ayant plus été traduits depuis 1927. LIB

> **Stefan Zweig**, *Amok*, *Le Joueur d'échecs*, *Lettre d'une inconnue*, *Vingt-quatre heures dans la vie d'une femme*, Flammarion, GF.

LETTRES AMÉRICAINES

Chuck Palahniuk et les désaxés du X

THIBAUD MARTINETTI

Le dernier roman de Chuck Palahniuk a de quoi attiser la curiosité du premier venu. Et pour cause, l'auteur de *Fight Club*, œuvre tumultueuse entrée dans la mémoire collective grâce à son adaptation cinématographique signée David Fincher, revient avec un récit traitant de l'univers du film pornographique.

Snuff raconte l'histoire d'une tentative de record mondial: la star du X Cassie Wright va être l'objet du plus grand gang bang jamais organisé, réunissant 600 volontaires masculins. Mais contrairement à ce que l'intrigue pourrait évoquer, *Snuff* n'est pas une gourmandise avariée pour lecteur en manque de sensations fortes, du type *Cinquante nuances de Grey* et son horripilante platitude littéraire. Tout au contraire, Palahniuk met en scène une tragédie moderne, où le «snuff» devient le récit d'une mise-à-mort sexuelle: «Il dit que toute l'industrie

cinématographique s'attend à ce que Cassie Wright meure aujourd'hui, et que tous les acteurs amateurs du coin veulent surfer sur la controverse.» Cette nouvelle chronique d'une mort annoncée se double d'un portrait ravageur des protagonistes en complète déliquescence: «Quand ton agent t'envoie en éclaireur pour baiser une morte, tu sais que ta carrière est foutue.»

Chaque chapitre nous entraîne dans les pensées d'un numéro différent. Plus particulièrement, le récit se concentre sur le destin de Mr 72, Mr 137, Mr 600 ainsi que Sheila, l'organisatrice de l'événement. Le premier, Darin Johnson, pense être le fils caché de Miss Wright, le deuxième, Dan Banyan, est un acteur de série ratée perdant ses cheveux, et le troisième, Branch Bacardi, une célébrité du X sur le tard, venu rendre un dernier hommage à la femme qu'il avait jadis initiée au métier. Tout ce microcosme évolue

dans une salle d'attente, antichambre de la mort, où la promiscuité est décrite dans une langue restituant toute la vulgarité grinçante de cette farce, où l'autobronzant côtoie les chips et leur sauce barbecue, l'urine, l'haleine de cigarette, le soda et les cheveux perdus de Mr 137: «Les types se font appeler quand c'est leur tour - la régisseuse annonce leur numéro, et ils s'en vont tirer leur coup, en mâchouillant du pop-corn au caramel, les doigts constellés de sel d'ail et tout collants à cause des barres chocolatées fourrées au sirop d'érable.»

Ce mélange informe entre en écho avec la paradoxale laideur esthétique des hardeurs «accros aux amphètes», dont la transformation physique répond à un idéal de beauté, d'uniformité niant toute humanité. La quête d'une artificialité plastique ne s'avère en effet pas un choix, mais une nécessité: «Le porno, dit-il, est un métier qu'on fait quand on n'a plus d'espoir.» Ce qui

fait tout l'intérêt de *Snuff* est le pathétique et l'ironie flamboyante de son écriture punk. C'est également le récit tragique d'une femme dans l'impasse, sacrifiée sur l'autel d'un idéal perdu, Palahniuk allant jusqu'à faire résonner en Cassie Wright le destin parallèle d'une certaine Zelda Zonk... En définitive, l'auteur de *Peste* signe donc un récit noir, où le X et la croix ne font qu'un, à l'image de Mr 600 et Miss Wright «soudés [...] en un X humain; où le sexe et la mort se confondent, Mr 72 ne sachant plus différencier une pilule de viagra et une autre, de cyanure: «Au hasard. Ça n'a pas d'importance.» Après avoir constaté que les 600 figurants entrèrent dans «l'histoire avec un grand H», Branch Bacardi résume par ailleurs, et sans ambages, le mot de la fin de cette triste comédie: «Ben, c'est pas vraiment une vanne. Pas le genre qui fait hurler de rire.» |

> **Chuck Palahniuk**, *Snuff*, Ed. Sonatine, traduit par Claro, 210 pp.

